

IX — LE COMPLICE

Jamais une absence du curé de Trévenec ne s'était prolongée à ce point. Ses plus grandes excursions ne duraient même pas une journée : il partait le matin sa messe dite, lorsqu'il n'avait pas de malades à visiter, et rentrait à la tombée du jour, et les marins qui fumaient leur pipe, aux abords de la jetée, l'interrogeaient gaiement sur sa pêche : il connaissait sûrement des secrets, car il ne rentrait jamais les mains vides, et les vieilles femmes qui n'avaient plus de mari ou dont les fils étaient au service, s'en ressentaient.

Mais, cette fois, il était parti pour un vrai voyage ; trois jours déjà passés, et le quatrième s'était levé, un dimanche, sans qu'on eût des nouvelles du voyageur.

Et Leonnec, qui avait conduit le vieux doyen, se décidait enfin à parler, non sans un petit remords, quoique Roger Gardain ne lui eût nullement recommandé le silence.

Donc, le curé était parti, le jeudi matin ; on avait abordé à Saint-Malo, et Roger Gardain avait regardé plusieurs fois sa montre en s'écriant :

— Pourvu que je ne manque pas le train !

Et, à peine à terre, il avait couru, par le chemin le plus mauvais, mais le plus direct, vers la gare ; et, sans doute, il n'avait pas manqué le train puisqu'il n'était pas revenu.

Leonnec n'en savait pas davantage.

Les trois premiers jours, on ne s'était guère inquiété de cette absence, dans le village ; mais le dimanche matin, les vieilles dévotes sentirent se réveiller leur ancienne hostilité contre ce Roger Gardain. Les abandonner un dimanche, cela passait les bornes.

L'émotion n'était pas moins grande au château.

La marquise avait traité Jeanne-Marie de folle lorsque sa servante lui avait annoncé le départ du curé.

— Il est à la pêche, voilà tout !

— Mais non, Madame, puisque Leonnec a ramené son bateau de Saint-Malo !..

— Alors, il est dans les environs ; il n'aurait pas quitté Trévenec sans me prévenir ! A moins que...

Une pensée inquiétante se présentait à l'esprit de la marquise ; mais elle la repoussa aussitôt.

— Non, non ! Il n'oserait pas...

Et cependant, plus elle réfléchissait, plus elle se disait qu'il était bien capable d'avoir osé... Elle n'avait encore pu se défendre complètement de cette opinion qu'il était un prêtre comme un autre, un homme timide et doux, prêt à s'incliner devant la châtelaine du pays ; elle avait besoin de songer un peu pour le voir tel qu'il était, homme d'action, soldat retraité, qui avait choisi la robe noire pour y trouver le repos de l'âme.

Certes, il s'inclinait devant la châtelaine, mais, comme un homme du monde devant une grande dame.

Et elle se rappelait à quel point il avait été intrigué par Karadeuc, par la tombe abandonnée de Marie Lepleven, et elle finissait par se dire :

— Il est capable d'être allé à Cherbourg.

Le samedi, elle fut un peu distraite de ses méditations par l'arrivée subite de la baronne de Kernivan.

La nièce de la marquise lui conta une histoire très touchante.

Elle avait rêvé, affirma-t-elle d'une voix attendrissante, que sa chère tante était malade et que, pour ne pas l'arracher à la saison parisienne, elle ne voulait pas la prévenir...

— Et comme je vous avais laissée si troublée à la fin de l'été, ma chère tante, je n'ai pas hésité : me voici !

— Tu vois, petite, que ton rêve était absurde, à moins qu'il ne m'annonçât une maladie future... Et je vais te renvoyer bien vite à tes adorateurs parisiens.

La baronne protesta ; elle était aussi bien près de sa tante qu'à Paris, et elle resterait une bonne semaine à Trévenec ; l'occasion était trop favorable pour ne pas surveiller un peu les menées de Roger Gardain.

— Et votre curé, ma tante ?

— Il est en voyage, mon enfant.

— Mais il reviendra demain ?

— C'est probable.

Et la marquise cacha son inquiétude ; mais le lendemain, elle était au lever du jour sur sa terrasse, et elle interrogeait anxieusement la mer et les routes.

Elle n'était pas la seule à attendre ; une bonne partie de la population se promenait vers la jetée, et toute voile qui paraissait dans le lointain, l'intéressait prodigieusement.

Vers sept heures, on aperçut une voilure assez haute du côté de la pointe de la Varde.

— C'est pour chez nous, déclara Leonnec.

Quelques marins discutèrent : évidemment ce bateau n'irait pas à Saint-Malo, il filait droit vers le cap Fréhel ; mais il pouvait à mi-chemin, obliquer vers Saint-Briac ou Saint-Jacut.

— C'est pour chez nous, répéta Leonnec.

Il avait raison : à huit heures et demie, le bateau longeait la jetée et abordait au milieu des cris de joie.

C'était le curé Gardain qui arrivait : mais il avait avec lui un autre voyageur.

Et ce voyageur eut à peine touché terre que la joie toute simple, que chacun avait de voir ce brave homme de Roger Gardain se changea en une profonde émotion.

La marquise, qui suivait tout cela du haut de sa terrasse, put constater d'abord un mouvement de surprise : les vieilles gens entouraient déjà ce voyageur, sans lui parler encore : et elle devinait aisément leurs pensées.

— Est-ce possible ! Est-ce bien lui ?

Sa nièce la rejoignit au moment où les anciens de Trévenec, la première surprise passée, embrassaient le nouveau venu avec de fougueuses démonstrations de joie.

Roger Gardain avait déjà disparu, courant dans la direction de l'église.

— Mais que se passe-t-il donc sur le port ? demanda la baronne. Et vous-même, ma tante, qu'avez-vous ?

La douairière demeura quelques instants sans répondre ; elle ne détournait même pas la tête. Et, toute tremblante, les yeux ardemment fixés sur le voyageur, qu'elle avait fini par reconnaître malgré la distance, elle essayait de se persuader qu'elle était trompée par une ressemblance.

— Lui qui avait si solennellement juré de ne jamais revenir au pays, murmurait-elle.

La baronne devinait déjà :

— Serait-ce ce marin, ma tante ?

— Je le crains !

— Celui qui, jadis...

— Oui !... Après ce temps passé, jamais je n'aurais cru qu'il oserait.

La baronne eut un geste de rage ; mais se faisant douce aussitôt, elle entraînait la marquise :

— Venez, ma tante ; la présence de cet homme ici me fait présager des heures difficiles pour vous... peut-être du chantage !... Venez, nous allons aviser au danger... Je ne veux pas qu'on trouble votre vieillesse !

Eh ! oui ; c'était bien Karadeuc, qui avait enfin osé, Karadeuc, que la protection de Roger Gardain avait rassuré contre tous les maléfices, toutes les superstitions.

Cependant il avait eu une dernière hésitation la veille. Parti de Cherbourg, par un bon vent, lui, Roger Gardain et son mousse, ils auraient pu arriver à Trévenec dans la nuit : il n'en avait pas eu le courage, certains morts pouvant très bien profiter des ténèbres pour quitter le cimetière et arrêter son bateau à l'entrée du chenal.

Il n'avait pas donné cette raison au recteur ; Il lui avait seulement expliqué qu'il préférait rentrer chez lui en plein jour.

Et l'accueil qu'il recevait le récompensait de cette bonne idée.

Il marchait lentement, suivi de tous les anciens et des anciennes qui formaient deux ailes retournées un peu en avant de lui, et, on l'accablait de questions.

Sa femme ? Ses fils ?... Ses petits enfants ? Et Cherbourg ?... Et le magasin de Mme Karadeuc ?

Il ne savait à qui répondre, et son cœur éclatait.

Enfin, pourquoi était-il resté si longtemps sans venir ? Et pourquoi maintenant se décidait-il tout d'un coup ?

Il ne donna aucune bonne raison : une lubie qui lui avait passé par la tête, pour se distraire du départ de son gars au Tonkin, et l'occasion de ramener l'abbé Gardain à Trévenec.

Et il parlait de son gars, grand, fort, la tête de plus que lui, et déjà quartier-maitre.

— Sur quoi qu'il est embarqué ?

Karadeuc fut un peu humilié d'avouer que c'était seulement sur un sabot de torpilleur.

Mais il cessa de parler, dès qu'il vit la petite place au fond de laquelle se dressait l'église, la petite place où il s'était battu gamin, où, jeune homme, il avait dansé, où il avait courtsé la future Mme Karadeuc.

Et, par un phénomène qui lui semblait inexplicable, maintenant qu'il songeait à Mme Karadeuc il ne la voyait plus en bonne vieille toute tassée, bougonnant dans sa fruiterie, mais si gentille, si douce, sous sa coiffe brodée, avec un visage frais, souriant, et ses yeux jadis lumineux...

Il eut un peu peur au moment où il pénétrait dans l'église ; mais le curé montait justement à l'autel et lui avait promis sa messe.

Il s'avança, les yeux au plafond, cherchant sous les pierres grises, parmi les ex-voto, celui qu'il avait confectionné après une rude tempête, un bateau tout gréé, une merveille d'exactitude, auquel son Yann avait travaillé...

Et il l'aperçut, enveloppé de poussière, les couleurs ternies, toujours à la même place, avec son petit drapeau jadis tricolore, maintenant un simple ruban jauni, au haut du grand mât.

Et il le regarda pendant toute la durée de la messe, marmottant simplement une vieille prière bretonne mêlée de superstitions et de beaucoup de religion ; il n'était pas à la messe d'ailleurs, mais au bonheur intime de se retrouver dans ce vieux monument très modeste, mais si joli pour lui, qui faisait partie des choses de son enfance, de son pays.

Quand on sonna, à la fin de la cérémonie, il reconnut la voix de la cloche et sourit :

Il se rappela alors seulement une commission de sa femme, une invocation à Sainte-Anne, qu'il devait dire à la place qu'elle occupait jadis, juste au dessous de la clef de voûte de la nef lourde et trapue.

Il gagna cette place, dit la prière, puis fut tout heureux de sortir en compagnie d'amis d'autrefois. Il ne ressentait plus aucune crainte maintenant, et il regardait très tranquillement la hauteur sur laquelle était situé le petit cimetière et, dominant tout, le château de la douairière.

L'idée de s'y présenter ne l'épouvantait plus.

Pour la première fois depuis sa dernière maladie, la marquise n'avait pas assisté à l'office religieux. Roger Gardain avait été déçu dans son espoir de voir la douairière et Karadeuc se rencontrer dans la maison de paix, ce petit coup de théâtre devait, pensait-il, produire les meilleurs résultats.

(A suivre).